

ABONNEMENT.

POUR MEXICO:

Par mois..... \$ 2. 00
 Au dehors, franc de port..... 2 25

PAYABLES D'AVANCE.

ON S'ABONNE:

Mexico: Bureaux du journal, Paseo Nuevo N° 4.
 Hors de Mexico: Chez les agens du journal.

A PARIS.—Abonnement et annonces: Chez M. Ch. Maillart, 24 rue de Trévise.

Le Trait d'Union

JOURNAL FRANÇAIS UNIVERSEL.

ANNONCES.

PAR CARRÉ DE DIX LIGNES:

Une fois, \$ 1 .. les jours suivants, 4 cent.
 TROIS FOIS — UNE FOIS
 TOUS LES JOURS PAR SEMAINE PAR SEMAI
 Un mois..... \$ 3 \$ 2
 Trois mois..... 7 4
 Six mois..... 13 8
 Un an..... 24 15

PAYABLES D'AVANCE.

ANNONCES ÉTRANGÈRES.

Fix conventionnel.

AVIS A TOUS LES ÉTRANGERS.

On nous remet la communication suivante: Messieurs les rédacteurs du Trait d'Union.—Mexico 16 décembre 1857.—En présence des graves événements qui nous pressent de tous les côtés, je me trouve dans l'obligation de vous convoquer à une réunion générale pour demain, 17 décembre 1857, à 8 heures du soir, à la salle du café Turbide.

Cette réunion aura pour but de nous entendre sur l'organisation de la garde étrangère, de nommer s'il est possible les officiers, qui devront commander cette noble institution. Tous les étrangers sont compris dans cette invitation.

Je dois vous observer, messieurs, que cette mise d'armes commandée par les circonstances n'a, et ne peut avoir aucun but politique, et que je ne la réclame que pour le maintien de l'ordre, la défense des propriétés et des personnes qu'une populace livrée à toutes les passions de l'anarchie pourrait avoir l'audace de vouloir attaquer.

Le commandant anciennement nommé par le corps diplomatique pour veiller à la protection des intérêts de tous à Mexico. M. Desaché.

BULLETTIN.

Nous sommes en pleine crise. Nous continuerons à en constater les phases sans nous livrer à aucun commentaire.

La séance du Congrès d'avant-hier ayant été secrète, comme nous l'avons dit, il est difficile de savoir positivement ce qui s'y est passé.

«Il paraît, dit le Siglo, que tout s'y est réduit à une proposition qui a été rejetée et tendant à ce que le président de la chambre ou quiconque prendrait son lieu et place, puisse convoquer le congrès sur quelque point que ce soit, si l'ordre venait à être troublé dans la capitale. Les ministres de l'intérieur et de la guerre ont été appelés pour rendre compte des mesures qu'ils ont prises l'exécutif au sujet de M. le général Zuloaga. M. Juarez s'est présenté et a protesté que S. E. M. le Président de la République est disposé à se soumettre à toutes les décisions du Congrès et à conserver la tranquillité publique.

«Cette situation ne peut ni ne doit se prolonger; il faut qu'elle arrive à une solution prompte et précise qui affermis l'ordre constitutionnel, conformément à l'opinion manifestée par les États. L'incertitude, les formalités inutiles, les pastales, pour parler franchement, serviront non pas à faire triompher la réaction, mais à plonger le pays dans l'anarchie.

«Et, cependant, la presse, par suite de la suppression des garanties, ne peut toucher aux questions du jour....»

Passons au Monitor:

«On nous a dit, écrit notre confrère, que M. Ma-

nuel Payno, ayant été cité à comparaître, hier, à midi, devant la section du grand jury, S. E. a adressé une communication pour annoncer qu'il en était empêché par de graves occupations.

«Cité à nouveau pour deux heures du soir, il ne s'est pas présenté. En conséquence, on l'a cité une troisième fois pour ce matin, à neuf heures.

«La Chambre des députés a décidé que LL. EE. MM. les ministres de l'intérieur et de la guerre se présenteraient, hier même, pour rendre compte de l'état de la tranquillité publique et des mesures qu'ils auraient prises le gouvernement suprême, au sujet de la conspiration que tramait M. Payno et Zuloaga.

«S. E. M. le ministre de l'intérieur s'est présenté et a assuré le congrès que le gouvernement suprême veillait à la conservation de l'ordre public et qu'à cet effet il avait pris toutes les mesures nécessitées par la situation.

«Cette déclaration, faite par la bouche de M. Juarez, ne peut manquer d'avoir un grand poids.»

Pour compléter nos citations, nous reproduisons la lettre suivante, adressée par M. le député Eligio Sierra à la rédaction du Siglo:

«Dans le but de rectifier quelques inexactitudes de la chronique parlementaire publiée dans le Monitor Republicano, N. 3761, je prends la liberté de vous adresser cette lettre en vous suppliant de lui donner de la publicité.

«Je suis député par un des districts électoraux de l'État de Michoacan, et non de ceux de San Luis Potosi. La lettre que j'ai présentée pour appuyer directement l'accusation que j'ai formulée contre S. E. M. le ministre des finances et M. le général Zuloaga, n'a pas seulement été écrite par le dernier, mais par ces deux messieurs, et a été adressée par eux, le 27 novembre dernier, à M. le général Epitacio Huerta.

«La chambre des députés n'a pas résolu, que M. le ministre accusé se présentât pour répondre devant la section du grand jury; elle a décidé que mon accusation, avec les documents que j'ai présentés, qui sont la lettre dont j'ai parlé, le plan de la conjuration et d'autres lettres de quelques uns de mes collègues, les gouverneurs relatifs à la découverte de la dite conjuration, passeraient à la section du grand jury, ce qui a eu lieu.

«Je vous renouvelle ma demande précédente et je vous en fais une autre sur la quelle j'appuie particulièrement, c'est de n'émettre, pour le moment aucune conjecture sur une question si grave afin qu'en agissant ainsi, l'opinion publique n'ait aucune raison de s'égarer ou de se préoccuper, ce qui me paraît très-nécessaire dans les circonstances présentes, alors que la justice, la justice seule doit agir. C'est ainsi qu'on parviendra à calmer les passions et les préventions qui pourraient se former en quelques esprits, à quelque point de vue que ce soit de l'importante affaire dont il est question.

«Je serai heureux, Messieurs les rédacteurs, de vous voir partager mon opinion.—Votre dévoué serviteur.—Eligio Sierra.»

Arrivons, maintenant, aux faits dont nous avons la connaissance personnelle:

M. Manuel Payno, sur la première citation qui lui a été donnée par la section du grand jury du Congrès pour qu'il se présentât devant lui, a répondu par la communication suivante:

«En raison de graves occupations du moment, je ne puis répondre, avant trois heures du soir, à la note respectable de V. S. qui m'a été remise hier soir.

«Je présente à V. S. l'assurance de ma considération particulière, en vous déclarant que je suis disposé à me conformer aux ordres du jury.

«Dieu et liberté.—Mexico, 15 décembre 1857.—Manuel Payno.—A M. le secrétaire de la section du grand jury.»

M. Payno ne put se présenter, sur la seconde citation qui lui fut donnée, et hier matin, vers neuf heures, il adressa à M. le secrétaire de la section du grand jury, la communication dont voici les termes textuels:

«La section du grand jury peut procéder, avec les données qu'elle possède, comme elle le jugera conforme à la justice; je lui déclare que je suis le seul et unique responsable, et que je n'ai pas un mot à ajouter pour répondre à la section.

«J'offre à V. S. l'assurance de ma considération particulière.

«Dieu et liberté.—Mexico, 15 décembre 1857.—M. Payno.—A M. le secrétaire de la section du grand jury.»

Cette réponse, on en conviendra, est aussi nette que concise. M. Payno accepta pleinement la responsabilité de l'acte dont il est accusé; reste maintenant à la section du grand jury à faire son rapport au congrès.

Encore un incident qui a fait grand bruit! Hier, le congrès a ouvert ses travaux par une séance publique. Au grand étonnement de tous ses membres, M. Juan José Baz a pris la parole, pour répondre, a-t-il dit, à des suppositions malveillantes que l'on a fait courir sur son compte, dans ces derniers temps. Il a parcouru les États de Puebla et de Veracruz pour y constater l'opinion des populations, et rien de plus; on a été jusqu'à l'accuser d'avoir employé à des tentatives révolutionnaires les 3,000 piastres que le congrès avait destinées au paiement de la rançon de M. Miguel Buenrostro; une semblable accusation n'a pas besoin de réponse; non seulement M. Baz n'a pas détourné ces fonds de leur destination, mais il n'a pas même songé à conspirer. S'il conspirait, ce ne serait certes pas pour la calotte et la soutane.

«Je profite, a ajouté l'ancien gouverneur du District, DE LA DERNIÈRE SÉANCE DE CONGRÈS pour donner ces explications!

Cette révélation a brûlé-pourpoint a causé comme on peut se l'imaginer, une sensation des plus pro-

fondes. Le président du Congrès a agité sa sonnette, les tribunes publiques ont été évacuées et la chambre est entrée en séance secrète.

La séance secrète a été remplie par des propositions et des discussions relatives à la déclaration de M. Juan José Baz; parmi les propositions, l'une tendait, croyons-nous, à ce qu'une commission fût nommée pour rédiger un manifeste à la nation, au cas où véritablement la dernière heure du congrès aurait sonné; une autre tendait à ce que la représentation nationale se transférât, en pareille éventualité, dans la capitale de l'État de Guanajuato; mais la majorité de la Chambre, ne croyant pas, sans doute, à la réalité de l'événement annoncé par M. Baz, a rejeté toutes ses motions qui auraient eu pour inconvénient d'exciter les esprits et de compliquer la situation.

Nous avons reçu, hier soir, le Boletín Oficial d'Oajaca du 12 du courant. Il confirme la nouvelle que nous avons donnée hier; nous le traduisons:

«L'État de siège étant déclaré nous avons résolu de suspendre la publication de la Democracia et pour que nos lecteurs soient au courant des événements nous les porterons à leur connaissance au moyen de Bulletins qui remplaceront notre journal.

«La réaction en Oajaca. Il y a deux jours que notre ville se prépare à combattre une bande de réactionnaires qui vient par las Mixtecas, sous les ordres de Cobos, Moreno, Cuellar et Vicario. La grande majorité des citoyens de cette ville s'est mise à prêter ses services au gouvernement, les propriétaires et les commerçants avec leur argent, les autres habitants avec leurs personnes. Les populations des environs sont venues spontanément prendre les armes pour soutenir la constitution et les lois, de telle sorte qu'en peu d'heures les couvents du Carmen et de Santo Domingo, comme tous les autres points où l'on a cru convenable de mettre des garnisons, se sont trouvés en état de défense. En dépit des rumeurs qui circulaient sur l'approche des réactionnaires, la ville est restée tranquille et la garde nationale brûlait du désir de combattre l'ennemi.

«Quelques pauvres insensés, nommés José Crescencio Valverde, son frère, l'ex-moine Lazaro Valverde, Manuel Fangoa et d'autres malheureux moins fortunés sont allés provoquer la rébellion dans les villages de Xoxo et de Zachiha; la nuit dernière, ces héros de comédie, après mille efforts, ont pu compromettre quelques individus de Zachiha, mais n'en ont entraîné aucun de Xoxo. Ils sont partis ensuite, formant une bande de 150 hommes environ du premier de ces villages, sont arrivés à l'hacienda du Carmen, en ont enlevé les meilleurs chevaux qui s'y trouvaient, et ont pris aussitôt la direction de San Jacinto pour se porter à la rencontre des réactionnaires qui viennent par las Mixtecas. Ils se trouvaient à San Jacinto, lorsqu'ils y ont été surpris par une force d'infanterie et de cavalerie que le gouvernement

FEUILLETON DU TRAIT D'UNION.—N. 8

Les Compagnons du Silence,

PAR M. PAUL FÉVAL.

PROLOGUE.

LES SEPT ANNEAUX DE FER.

VII.

FRÈRE ET SŒUR.

(Suite.)

A Céleste, Manuele contait l'histoire de ces châtelaines qui sont la providence d'une contrée, et à cette occasion le nom de Monteleone revenait encore. Il l'avait connue, cette comtesse Monteleone, Maria des Amalfi, que les gens des Calabres appelaient le bon ange.

Mais dès que Julien et Céleste disaient: «Ami, parlez-nous de notre père, parlez-nous de notre mère, il baissait la tête et se taisait.

Quand Julien atteignit sa dix-huitième année, c'était un jeune homme grave et doux, fort instruit en toutes les choses qu'un vieux moine savant peut enseigner, ayant encore le calme des sens, regardant son avenir de prêtre sans joie, mais sans répugnance.

Le seul scrupule qui lui pût venir au sujet de sa vocation était l'attrait qui l'entraînait vers les récits de guerre. Il disait volontiers:

«Je voudrais être comme ces chevaliers de Jérusalem ou du Temple qui accomplissaient, l'épée au côté, le saint sacrifice de la messe.»

C'était tout. Aucune idée mondaine ou d'amour n'était venue troubler sa profonde quiétude.

A cet égard, sa sœur lui ressemblait. Elle al-

lait avoir seize ans. C'était encore un enfant, mais pour combien de temps?

Céleste connaissait déjà la rêverie. Tout ce qu'on peut dire, c'est que sa rêverie était sans objet.

Peut-être n'était-elle pas appelée aussi franchement que son frère à l'état religieux. Ses rêves allaient au delà de ce qui l'entourait... Mais, d'un autre côté, son esprit réellement supérieur, sa piété sincère et la fermeté précoce de son cœur répondaient de sa résignation.

C'était une étrange fillette. Elle avait pu garder toutes ses naïvetés de vierge en approchant ses lèvres de la coupe scientifique. Le pédantisme qui Pavait touchée lui laissait toutes ses grâces juvéniles, tout son délicieux enfantillage.

L'enveloppe seulement était un peu puritaine, et rendait plus charmantes ses soudaines équippées d'espièglerie.

Elle adorait son frère; elle avait même pour lui une sorte de respect. Ces déférences viennent parfois de la supériorité qui se devine. Ils étaient l'un pour l'autre toute la famille.

Au physique, Céleste était formée plus qu'on ne l'est à son âge, et charmante, bien que le prochain printemps dût lui amener une beauté nouvelle.

Au moral, c'était un esprit hardi et réfléchi à la fois, rendu subtil à l'excès par une éducation qui n'était point de son sexe.

Elle connaissait une foule de choses que les femmes ne savent point. Elle ignorait les choses que les hommes savent toutes.

Le propre de son intelligence était précisément d'aller vers l'inconnu.

Ce qu'elle ne savait pas avait pour elle l'attrait irrésistible de l'énigme proposée.

Elle cherchait. Le monde l'occupait de loin comme un grand problème. Et Dieu sait qu'en

partant des données fournies par le Père Gerónimo, elle risquait fort de passer, malgré sa finesse native et sa bonne volonté, à côté du mot de l'énigme.

Telle était la situation du frère et de la sœur, lorsqu'une lettre pressante de Manuele, absent depuis plusieurs mois, leur avait fait entreprendre ce voyage.

Manuele avait sur eux l'autorité d'un père; ils n'avaient pas même discuté son ordre. Et qui sait si ce voyage inattendu ne flattait pas chez l'un et chez l'autre, à Pinsu de tous les deux, un vague besoin de changement et d'aventure?...

C'était à l'hôtellerie du Corpo-Santo, un peu avant la tombée de la nuit, à l'heure où notre chevalier errant, le bel Athol entraînait avec sa pelle et sa pioche dans les marécages du Martorello.

Céleste et Julien avaient questionné en vain leur bon ami Manuele, qui s'était tenu sur la réserve, suivant son habitude.

Ils n'en savaient pas plus qu'au départ de Catane, sur le but de ce voyage si impérieusement exigé.

Il y avait au-devant de l'osteria du Corpo-Santo une treille en terrasse, élevée de trois ou quatre marches au-dessus du sol de la cour. Julien et Céleste étaient assis sous cette treille et achevaient leur repas du soir, tandis que Manuele causait avec Pietro, l'aubergiste.

La cloche du couvent n'avait pas encore commencé de tinter.

La soirée était silencieuse et belle. Manuele Giudicelli était maintenant un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, à la taille un peu voûtée, au front demi-chauve. Il avait la douceur et la bonté peintes sur le visage, mais il semblait que Dieu lui eût donné à porter un trop lourd fardeau de souffrance. Ses

yeux, avaient perdu cet éclair qui ne manque jamais aux prunelles calabraises. Quelque chose d'inquiet, de maladif, je dirais presque, de vaincu, était dans son regard.

Il avait pris seulement un peu de pain et de vin en compagnie des deux jeunes voyageurs, puis il s'était levé sans autre but que de s'agiter un peu, et comme s'il lui eût été impossible de rester en place.

Il allait et venait dans le petit jardin qui entourait l'osteria. Parfois, lorsqu'il s'enfonçait sous quelque massif et qu'il croyait n'être point vu, il tirait de son sein un papier qu'il relisait avidement.

Il le baisait après l'avoir vu et des larmes venaient sous sa paupière.

Il se rapprochait alors de Julien et de Céleste. Il les contemplait à la dérobée.

«Les enfants ont grandi, murmurerait-il; si Julien veut être prêtre, c'est bien... J'aimerais mieux lui voir l'aiguillette au côté et le chapeau à plumes sur la tête... Mais enfin nous avons eu des cardinaux dans la maison!...»

«Et Céleste! se reprit-il; toute la beauté de sa mère!... Il faut que celle-là soit heureuse... Dieu est bon... Dieu leur a fait une enfance pénible pour qu'ils sentent mieux le prix du bonheur!...»

«Pauvre Manuele! disait en ce moment Julien; ces quelques semaines l'ont bien changé, ne trouves-tu pas, ma sœur?»

«Il m'a semblé vieillir de plusieurs années, répondit la fillette en soupirant.

«Il travaille, reprit Julien; il s'efforce, non point pour lui, mais pour nous.... Il rêve tout éveillé richesses et grandeurs.... comme s'il était besoin de tout cela, Seigneur Dieu! pour arriver à la mort chrétienne, qui est le but de notre misérable vie!...»

Céleste soupira de nouveau et plus fort.